

## Le Lutrin (1674).

**Sujet.** — Le *Lutrin* est un poème héroï-comique, en six chants, composé sur une dispute survenue entre le *chantre* et le *trésorier* de la Sainte-Chapelle de Paris, à l'occasion d'un pupitre que celui-ci avait fait rétablir dans le chœur et que le premier enleva de sa propre autorité.

A part la donnée fournie par le démêlé, tout est fiction dans ce poème. Tous les personnages y sont inventés et même dépeints sous des traits directement opposés aux traits de ceux qui desservaient cette église, « dont la plupart, et principalement les chanoines, étaient tous gens, non seulement d'une fort grande probité, mais de beaucoup d'esprit<sup>1</sup>. » Il est dédié au président de Lamoignon, qui avait défié Boileau de rien tirer d'une matière si stérile.

**Résumé.** — CHANT I<sup>er</sup>. — La discorde a résolu de troubler la paix profonde qui règne dans la Sainte-Chapelle; elle va trouver le prélat trésorier, lui reproche de dormir tandis que le chantre usurpe toutes les fonctions. Le prélat fait rassembler ses partisans et prend leurs avis. Sidrac conseille de tirer de la sacristie un vieux lutrin et de le remettre à son ancienne place, où il cachera l'orgueilleux chantre aux regards de la foule. Pour exécuter ce hardi projet, le sort désigne trois hommes : le sous-marguillier Brontin, le perruquier l'Amour et le sacristain Boirude.

CHANT II. — Nos trois champions, après s'être donné du cœur par d'amples libations, partent sur le soir, « sans tumulte et sans bruit. » La Discorde s'applaudit de son ouvrage et, de joie, pousse un cri qui réveille la Mollesse; celle-ci invoque le secours de la Nuit pour conserver le repos à la Sainte-Chapelle.

CHANT III. — La Nuit vole aussitôt à Montlhéry, y prend un vieux hibou et va le cacher dans le pupitre. Au moment où les trois guerriers, « pleins de vin et d'audace, » veulent s'emparer

<sup>1</sup> Boileau, Avis au lecteur.

de la fatale machine, « l'oiseau sort en courroux » et les disperse. La Discorde les arrête, les harangue, les raffermite et les renvoie « où l'honneur les appelle ». Ils rallument leur bougie éteinte, rentrent, et le pupitre est heureusement placé sur son pivot.

CHANT IV. — Cependant le chantre rival, effrayé par un songe, se réveille tout en sueur, se lève, court à la Sainte-Chapelle et voit le pupitre devant sa stalle. Les chanoines sont réunis et consultés : l'un veut qu'on plaide et qu'on écrive; l'autre aime mieux qu'on abatte d'abord le pupitre. Ce dernier avis l'emporte, et, « sur l'ennemi commun, ils fondent en tumulte ».

CHANT V. — Instruit de ces voies de fait, le prélat, suivi de ses partisans, va consulter la Sibylle (la Chicane). Le chantre et les chanoines en font de même. Les deux troupes se rencontrent près de la boutique du libraire Barbin. D'abord on se menace des yeux, puis le combat s'engage à coups d'in-folio. La victoire reste au prélat.

CHANT VI. — La Piété va se plaindre à Thémis (la Justice) que tout le monde l'abandonne. Thémis l'adresse à Aristote (Lamoignon). Celui-ci oblige le chantre à rétablir lui-même le pupitre. Mais le prélat, satisfait, ordonne de l'enlever à l'instant.

**Appréciation.** — Il n'existe rien dans notre langue de plus parfait, quant à la versification, que les cinq premiers chants de ce poème : récits, discours, portraits, tableaux, descriptions des moindres objets, choix des termes, emploi des images, sel de la bonne plaisanterie, tout y est vraiment admirable. Le ton sérieux du dernier chant, qui contraste avec l'enjouement des autres, et la disproportion entre le sujet du poème et la richesse de l'art sont les seuls défauts de ce chef-d'œuvre.

**Remarques générales.** — « On a cru que Boileau avait tracé les limites définitives de l'art : on l'a trop appelé le *législateur du Parnasse*. Il fut plutôt le précepteur de son siècle, et, dans son siècle même, il instruisit moins les écrivains que le public. Sans doute ses conversations durent être précieuses pour ses illustres amis, à qui il apprenait d'être mécontents d'eux

mêmes et à *rimer difficilement*; mais ses écrits ont surtout pour but de former des lecteurs, et ils sont parfaitement appropriés à cette tâche. Sa critique est nette, simple, accessible à tous, plutôt négative qu'inspiratrice; elle réduit les principes de l'art à ceux du sens commun. Elle est piquante, railleuse, médisante, toute relevée de noms propres; enfin elle coule ses préceptes dans des vers impérissables, aussi brillants d'images que de raison: elle en fait des proverbes, et les impose bon gré mal gré à la mémoire.» (J. DEMOGEOT.)

Edme Boursault (1638-1701), né en Bourgogne, auteur des comédies: *le Mercure galant*, *Ésope à la cour*, *Ésope à la ville*, qui lui ont fait un nom.

#### RACINE (1639-1699).

Jean Racine, né à la Ferté-Milon, où son père exerçait la charge de contrôleur du grenier à sel, est le plus parfait de nos poètes tragiques. Resté orphelin à l'âge de quatre ans, il fut recueilli par ses grands-parents et envoyé d'abord au collège de Beauvais, puis à l'école des solitaires de Port-Royal, dirigée par Lancelot et le Maître, où il se prit d'un goût tout particulier pour les poètes grecs. De là il passa au collège d'Harcourt, où il termina ses études. Il se fit connaître, à vingt ans, par deux odes: la *Nymphé de la Seine* (1660) et la *Renommée aux Muses*, qui lui valurent la protection de la cour et les encouragements de Boileau. Dans ses essais dramatiques: *la Thébaïde ou les frères ennemis* et *Alexandre*, le jeune poète cherchait à imiter la manière de Corneille. *Andromaque* (1667) révéla son véritable talent. Par ce premier chef-d'œuvre, il inaugura sur la scène française « une forme de tragédie nouvelle, pleine de sensibilité et de naturel, d'expression et de vérité ». Racine avait trouvé sa voie, et, plus heureux que son devancier, il ne connut pas de déclin. Cependant les intrigues des envieux, qui firent tomber sa *Phèdre*, et surtout le souvenir de sa pieuse adolescence, l'éloignèrent du théâtre à l'âge de trente-huit ans. Il ne vécut plus alors que pour sa famille et ses rares amis.

Après douze ans de silence, il consentit, sur les instances de M<sup>me</sup> de Maintenon, à composer deux tragédies bibliques:

*Esther* et *Athalie*, qui nous ont amplement dédommagés des pièces profanes dont nous avons été privés par sa retraite prématurée.

**Œuvres.** — Les principales œuvres de Racine sont: les tragédies d'*Andromaque* (1667), de *Britannicus* (1669), de *Bérénice* (1670), de *Bajazet* (1672), de *Mithridate* (1673), d'*Iphigénie* (1674), de *Phèdre* (1677), d'*Esther* (1689), d'*Athalie* (1690), la comédie des *Plaideurs* (1668), des odes, des cantiques pour Saint-Cyr, des *Discours académiques*, un *Mémoire* au roi sur la misère du peuple (1697), des *Lettres familières*, regardées comme des modèles du genre, l'*Histoire de Port-Royal*, l'*Histoire du règne de Louis XIV* (cet ouvrage a péri dans un incendie, en 1726).

#### Andromaque (1667).

**Sujet.** — Le sujet de cette tragédie est le triomphe de l'amour maternel et de la foi conjugale. Il est tiré du troisième livre de l'*Énéide* de Virgile et de l'*Andromaque* d'Euripide.

Pyrrhus, héros grec, a formé le dessein d'épouser Andromaque, sa captive, en lui sacrifiant Hermione, sa fiancée. — Cette pièce est dédiée à la duchesse d'Orléans.

**PERSONNAGES.** — *Andromaque*, veuve d'Hector, captive de Pyrrhus; *Pyrrhus*, fils d'Achille, roi d'Épire; *Oreste*, fils d'Agamemnon; *Hermione*, fille d'Hélène et de Ménélas, fiancée à Pyrrhus; *Pylade*, ami d'Oreste; *Céphise*, confidente d'Andromaque, etc. — La scène est à Buthrote (Épire), dans une salle du palais de Pyrrhus.

**Résumé.** — ACTE I<sup>er</sup>. — *Ambassade d'Oreste*. Oreste est envoyé par les Grecs à la cour de Pyrrhus pour réclamer le fils d'Hector. Il y rencontre son ami Pylade, qui l'instruit des hésitations du roi entre Hermione et Andromaque. L'ambassadeur présente la demande des Grecs; Pyrrhus la repousse et promet à Andromaque de défendre la vie de son fils Astyanax, si elle veut accepter ses offres et lui permettre d'espérer. Andromaque est inflexible. La colère de Pyrrhus éclate aussitôt:

Le fils (*dit-il*) me répondra des mépris de la mère.

ACTE II. — *Jalousie d'Hermione*. Hermione a reçu de son père l'ordre de revenir avec les Grecs, si Pyrrhus refuse de

livrer Astyanax. Elle ne peut partir : elle est jalouse d'Andromaque. Toutefois elle se laisse ébranler un instant par la constance d'Oreste, son ancien prétendant. Mais Pyrrhus change tout à coup de résolution ; il va livrer aux Grecs le fils d'Hector, et épouser Hermione.

ACTE III. — *Terrible perplexité d'Andromaque.* Oreste est au désespoir, Hermione à la joie. Andromaque, en pleurs, supplie cette dernière de sauver son fils. Congédiée avec mépris, elle court se jeter aux pieds de Pyrrhus, qui consent à lui rendre Astyanax, si elle veut aller au temple recevoir la couronne. Ce n'est plus une offre à dédaigner : « il faut périr ou régner. » Andromaque, éperdue, va consulter les mânes d'Hector sur son tombeau.

ACTE IV. — *Résignation d'Andromaque.* Pour sauver son fils, Andromaque se résigne à épouser le meurtrier de sa famille ; mais aussitôt après elle se donnera la mort. Hermione, furieuse, demande à Oreste de la venger en immolant Pyrrhus. Après bien des hésitations, Oreste promet d'obéir.

ACTE V. — *Mort de Pyrrhus et d'Hermione.* Oreste se rend au temple avec les Grecs, consomme le meurtre et vient tout raconter à Hermione. Celle-ci le reçoit avec froideur, le traite de barbare, de monstre, et, folle de désespoir, le quitte pour aller se poignarder sur le cadavre du roi. Oreste, poursuivi par les furies, voit partout du sang, sa raison s'égaré ; il s'évanouit, « et la toile tombe sur ces tragiques horreurs. »

**Appréciation.** — Racine avait compris que la politique et l'héroïsme n'étaient pas toute la tragédie. Il chercha de nouveaux sujets d'émotion et les trouva dans la peinture des faiblesses du cœur. Andromaque fut le premier essai de cette tragédie nouvelle, dont le succès prodigieux excita la critique jalouse des cornéliens. Le jeune poète y répondit par des chefs-d'œuvre toujours plus parfaits, ce qui a fait dire à Boileau :

Et peut-être ta plume aux censeurs de Pyrrhus  
Doit les plus nobles traits dont tu peignis Burrhus.  
(Épître VII.)

Il y a deux actions dans Andromaque : l'amour de Pyrrhus pour Andromaque et celui d'Oreste pour Hermione ; ces deux

actions, également tragiques, sont conduites avec tant d'art, elles concourent si directement à lier et à délier le noeud principal, qui est le mariage de Pyrrhus et d'Andromaque, qu'elles ne nuisent ni à la clarté ni à l'unité d'intérêt.

**Principaux caractères.** — **Andromaque** est un type de tendresse maternelle et de foi conjugale. « Tout ce qu'il y a de dévouement dans l'épouse, de tendresse dans la mère, Racine en a doué Andromaque... Elle est sublime sans être au-dessus de l'humanité, héroïne sans cesser d'être femme. » (NISARD.)

« Les sentiments les plus touchants de l'Andromaque de Racine, dit Chateaubriand, émanent pour la plupart d'un poète chrétien. L'Andromaque de l'*Iliade* est plus épouse que mère ; celle d'Euripide a un caractère à la fois rampant et ambitieux qui détruit le caractère maternel ; celle de Virgile est tendre et triste, mais c'est moins encore la mère que l'épouse. L'Andromaque de Racine est plus sensible, plus intéressante que l'Andromaque antique. » — « Elle ressemble, ajoute Fontanes, à ces veuves des premiers siècles, où l'idée d'un second mariage eût semblé presque coupable ; à ces Paule, à ces Marcelle, qui, retirées dans un cloître, indifférentes à tous les spectacles du monde et toujours vêtues de deuil, ne regardaient plus que le tombeau de l'époux à qui elles avaient promis leur foi, et le ciel où leurs premiers nœuds devaient les réunir éternellement. » Un seul trait la dépare, la pensée du suicide.

**Pyrrhus** est un prince fier et violent, mais généreux et sincère ; pour toucher Andromaque, il promet tout, rien ne lui coûte ; il sauvera le fils, lui servira de père, l'instruira lui-même à venger les Troyens, ira punir les Grecs, relever les murs d'Ilion, etc., et l'on sent qu'il est capable de faire ce qu'il promet. Un moment après, offensé d'un refus, il se laisse aller à toute sa colère et ne met point de bornes à ses menaces.

Ces alternatives et ces contrastes sont naturels à la passion.

**Hermione** est jalouse et emportée. Ses fureurs sont du moins légitimes : « elle a reçu la foi de Pyrrhus, elle réclame ses droits. » — « Hermione, dit la Harpe, est une des plus étonnantes créations de Racine... Où avait-on vu avant lui ce développement vaste et profond des replis du cœur humain, ce flux et ce reflux si continuels, si orageux de toutes les passions qui

peuvent bouleverser une âme altière et blessée, ces mouvements opposés et rapides qui se croisent comme des éclairs? »

**Oreste** remplit parfaitement l'idée que nous en donnent les traditions mythologiques. Il semble poursuivi par une fatalité invincible : il paraît pressentir les crimes auxquels il est réservé et qui sont comme attachés à son nom... On plaint ce malheureux plus qu'on ne le condamne. L'amitié qui l'unit à Pylade répand sur lui une sorte d'intérêt qui nous porte encore à excuser son crime. On sent confusément qu'un homme à qui il reste un ami peut bien être coupable, mais n'est pas irrévocablement méchant.

(LA HARPE, *passim*.)

SCÈNES PRINCIPALES. — Acte I<sup>er</sup>, scène IV. — Acte III, scènes IV, V, VI et VIII. — Acte IV, scène IV. — Acte V, scènes III et V.

#### Britannicus (1669).

**Sujet.** — Le sujet de cette tragédie est la disgrâce d'Agrippine et la mort de Britannicus, empoisonné par Néron, l'an 55 de Jésus-Christ. Il est tiré des XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> livres des *Annales* de Tacite.

Cette pièce est moins un tableau d'histoire qu'une admirable étude psychologique, et c'est par là qu'elle a mérité d'être appelée la *pièce des connaisseurs*.

Néron, dominé par sa mère, depuis le jour où, par l'intrigue et le crime, elle l'a fait asseoir sur le trône, veut enfin secouer le joug. Pour intimider un ingrat et relever son crédit, l'ambitieuse Agrippine projette de marier Britannicus, l'héritier légitime, à Junie, descendante d'Auguste. Mais tous ses plans sont déjoués : Junie, enlevée durant la nuit, est retenue prisonnière dans le palais, et la mort de Britannicus est résolue.

La lutte entre le bien et le mal se livrant dans le cœur de Néron, la pièce devrait être intitulée *Néron* au lieu de *Britannicus*. Mais Racine a sans doute préféré donner à son œuvre le nom de la victime plutôt que celui du bourreau.

PERSONNAGES. — *Néron*, fils d'Agrippine et de Domitius Aëno-barbus; *Britannicus*, fils de l'empereur Claude et de Messaline; *Agrippine*, veuve de Domitius et, en secondes noces, veuve de l'empereur Claude; *Junie*, de la famille d'Auguste, sœur de Silanus, fiancée

à Britannicus; *Burrhus*, gouverneur de Néron; *Narcisse*, gouverneur de Britannicus, etc. — La scène est à Rome, dans le palais de l'empereur.

**Résumé.** — ACTE I<sup>er</sup>. — *Complot d'Agrippine*. Agrippine vient demander à Néron des explications sur l'enlèvement de Junie. En entrant, elle rencontre Burrhus et lui reproche de détruire son influence sur l'esprit de son fils. Burrhus se justifie avec respect et se retire. Survient Britannicus, étonné de la disparition de Junie; Agrippine lui promet son appui. Narcisse détermine Britannicus à faire cause commune avec elle.

ACTE II. — *Attachement soudain de Néron pour Junie*. Prévenu par le traître Narcisse, Néron ordonne l'exil de Pallas, conseiller d'Agrippine, et forme tout à coup le dessein d'épouser Junie. Mais il n'ose répudier Octavie, et il craint encore les reproches d'Agrippine, de Burrhus et de Sénèque. Narcisse combat ses craintes. Junie comparait devant Néron, qui lui fait une brusque déclaration et lui offre la place d'Octavie. Elle refuse. Néron, menaçant, la condamne à congédier elle-même Britannicus, et, durant l'entretien qu'il leur ménage, il se cache derrière une tapisserie, afin de tout entendre et de s'assurer s'il est obéi. Narcisse confirme dans ses soupçons Britannicus, qui se croit trahi.

ACTE III. — *Arrestation de Britannicus*. Burrhus s'efforce en vain de détourner l'empereur de ses projets coupables. Survient Agrippine, furieuse de l'exil de Pallas. Burrhus cherche inutilement à l'apaiser. Britannicus a trouvé des partisans; la moitié du sénat s'intéresse à sa querelle; mais Néron, qui le surprend s'entretenant avec Junie, le fait arrêter, en même temps que, par ses ordres, Agrippine est retenue aussi dans le palais.

ACTE IV. — *Feinte réconciliation*. Agrippine vient trouver son fils et, dans un discours éloquent, lui rappelle tout ce qu'elle a fait pour lui. Néron semble touché; il consent à embrasser son frère, « mais ce sera pour l'étouffer. » Burrhus, plus heureux qu'Agrippine, aurait triomphé du monstre nais-

sant si le perfide Narcisse, avec un art infernal, n'était venu tout détruire. La mort de Britannicus est résolue.

ACTE V. — *Empoisonnement de Britannicus*. Celui-ci, toujours confiant malgré les craintes fondées de Junie, se rend à un festin auquel Néron l'invite. Il y est empoisonné. Pendant qu'Agrippine accable le tyran de ses malédictions, Junie s'échappe du palais et se réfugie parmi les vestales. Narcisse, qui voulait l'arrêter, est massacré par le peuple; et Néron, furieux, désespéré, agité par le remords, menace d'attenter à ses jours.

**Appréciation.** — Ce chef-d'œuvre fut d'abord accueilli froidement. Boileau, presque seul, avec son bon sens et son tact ordinaire, dit en plein théâtre à son ami : « Voilà ce que vous avez fait de mieux. » Les connaisseurs ne tardèrent pas à ramener le public, et, comme l'a dit Voltaire, on admira dans la peinture de la cour de Néron toute l'énergie de Tacite exprimée en des vers dignes de Virgile.

« Racine mit Néron sur la scène, non pas à l'époque où ses passions et ses cruautés ne connaissent plus aucun frein, mais dans cette période d'innocence relative qui comprend les cinq premières années du règne de ce prince. C'est pourtant à cette période que se rapporte la mort de Britannicus. Prenant ce premier meurtre pour objet du problème moral qu'il veut résoudre, allant au-devant de objections qu'on devait faire à son principal personnage, jugé trop bon par les uns et trop méchant par les autres, Racine montre comment on devient tyran, comment s'accomplit par une première faiblesse la transformation qui fait apparaître un monstre dans l'adolescent, contenu jusque-là par l'influence de sa mère et de ses précepteurs. Le poète se rencontre avec les moralistes chrétiens dans l'explication de ce fait, et l'analyse de son œuvre est dans cette division d'un discours de Massillon sur les *Tentations des grands* : « Le plaisir commence à leur corrompre le cœur; l'adulation « leur ferme toutes les voies à la vérité; l'ambition consomme « l'aveuglement. » (H. TIVIER.)

**Principaux caractères.** — Néron est le type de ces âmes perverses qui, après avoir louvoyé quelque temps entre le bien et

le mal, se décident pour le mal et y marchent à grands pas. Les germes de tous les crimes se trahissent déjà dans cette confiance à Burrhus du projet fratricide :

... C'en est trop; il faut que sa ruine  
Me délivre à jamais des fureurs d'Agrippine;  
Tant qu'il respirera, je ne vis qu'à demi.  
Elle m'a fatigué de ce nom ennemi...

Pourtant il hésite encore, et ses hésitations lui permettent de recevoir successivement les conseils du vertueux Burrhus et les incitations du détestable Narcisse. Finalement, il cède aux mauvaises influences et, de crime en crime, il va jusqu'au parricide. Le premier forfait de Néron n'est point puni; mais, comme l'a remarqué la Motte, ce qu'Agrippine lui présage lui tient lieu de châtement; et cet avenir affreux qui attend le coupable nous console de son impunité présente.

**Agrippine** nous retrace les violences et les malheurs de l'ambition. Elle est bien telle que Tacite nous la représente, impérieuse, emportée, insatiable de pouvoir; en un mot, « brûlant de toutes les passions d'une tyrannie malfaisante<sup>1</sup>. » Agrippine rappelle Athalie : « L'une veut conquérir le pouvoir qui lui échappe; l'autre veut retenir le pouvoir qu'elle a usurpé. Malgré l'audace virile que leur a prêtée Racine, malgré l'énergie qui les rend capables de ces crimes où l'on risque sa propre vie, malgré des traits d'habileté politique, la nature féminine se trahit dans Agrippine par un dépit puéril, par des imprudences qui compromettent le succès à peine obtenu, par le besoin d'abuser du pouvoir avant même de l'avoir reconquis; dans Athalie, par la croyance aux rêves, par des erreurs superstitieuses qui se trahissent sur son visage, par une imprévoyance qui la livre à ses ennemis. » (D. NISARD.)

**Burrhus** est le modèle du ministre franc, loyal, intègre. Le poète l'a choisi de préférence à Sénèque, parce qu'il était plus spécialement chargé de l'éducation politique et morale de Néron. Il plaide la cause du devoir avec désintéressement et sincérité; il évite d'offenser, mais ne craint pas de déplaire; il s'efforce

<sup>1</sup> *Annales*, liv. XII.

de maintenir la paix entre le fils et la mère, et de ramener son élève dans la voie du bien. — (Son caractère est tout autre dans l'histoire.)

**Narcisse**, l'avocat du mal, nous montre comment de vils flatteurs savent excuser les vices d'autrui pour contenter leur propre ambition. Plein d'astuce et de dangereuse adresse, il pousse Néron au crime par tous les motifs d'intérêt personnel et au nom de toutes les mauvaises passions; il trahit son jeune maître sans pitié, sans scrupule, sacrifiant tout à sa fortune, ainsi qu'il se le dit à lui-même dans un monologue révoltant :

La fortune t'appelle une seconde fois,  
Narcisse; voudrais-tu résister à sa voix?  
Suis-vois jusques au bout ses ordres favorables;  
Et, pour nous rendre heureux, perdons les misérables.

Narcisse est bien de la race de Maxime et d'Aman.

**Britannicus** est un jeune homme plein de franchise, de générosité, de hardiesse; il a toutes les qualités de son âge; il en a aussi les défauts: il est confiant jusqu'à l'excès. La défiance, dit-il lui-même,

Est toujours d'un grand cœur la dernière science.

**Junie** est un type de modestie, de candeur, de vertu, qui contraste avec la corruption générale de la cour. « Racine n'a rien inventé de plus pur et de plus généreux que cette jeune fille qui s'attache en raison du malheur, et qui montre à la fin tant de prévoyance et de dignité, qui tient tête à Néron sans donner aucun prétexte à sa colère, et refuse si noblement de partager son trône. »  
(H. TIVIER.)

SCÈNES PRINCIPALES. — Menaces d'Agrippine à Burrhus (acte I<sup>er</sup>, scène II). Junie congédie Britannicus (première entrevue, acte II, scène VI). Seconde entrevue de Britannicus et de Junie (acte III, scène VII), de Néron et d'Agrippine (acte IV, scène II). Burrhus ramène Néron à de meilleurs sentiments (acte IV, scène III). Récit de l'empoisonnement de Britannicus (acte V, scène V).

### Mithridate (1673).

**Sujet.** — *Mithridate* est une tragédie de caractère. On y admire « la grandeur d'un prince qui lutte quarante ans contre Rome ». Ce sujet est tiré des histoires de Plutarque, de Tite-Live, etc.

PERSONNAGES. — *Mithridate*, roi de Pont; ses fils *Pharnace* et *Xipharès*; sa fiancée, *Monime*, déjà proclamée reine, etc. — La scène est à Nymphée, port de mer sur le Bosphore.

**Résumé.** — ACTE I<sup>er</sup>. — *Le roi passe pour mort.* Mithridate a résisté, durant quarante ans, aux généraux les plus intrépides de Rome; mais le bruit court qu'il vient d'être surpris par l'armée ennemie et qu'il est au nombre des morts. Ses fils, Pharnace et Xipharès, « ne s'accordent pas; » le premier est allié secret des Romains, et le second leur « conserve une haine immortelle »; de plus, ils aspirent l'un et l'autre à la main de Monime. On leur annonce tout à coup l'arrivée de Mithridate.

ACTE II. — *Le roi est instruit de la conduite de ses fils.* Profondément irrité contre ses fils, Mithridate dissimule sa colère, annonce à Monime que le temps est venu d'assurer leur « foi mutuelle », et il s'éloigne. Xipharès rencontre Monime. « Que faire? — Ne plus me voir, répond Monime; le roi est vivant; je ne vous connais plus. »

ACTE III. — *Piège tendu à Monime.* Mithridate fait connaître à ses fils le dessein qu'il a formé d'envahir l'Italie. Xipharès le suivra; Pharnace ira épouser la fille du roi des Parthes, et continuera la guerre en Asie. Pharnace refuse. « Je comprends ce refus, » s'écrie Mithridate, et il le fait arrêter. Pour sortir d'incertitude, il mande Monime et feint de vouloir l'unir à un de ses fils. Après un instant d'hésitation, l'infortunée princesse avoue qu'elle sera heureuse d'avoir Xipharès pour époux.

ACTE IV. — *Les Romains pénètrent dans la ville.* Le roi médite une triple vengeance. Xipharès voudrait connaître le perfide qui les a trahis, lui et Monime. « C'est moi! répond

Monime, pardonnez. — Et que faire? — Fuir et m'abandonner à mon malheureux sort. » Elle reproche à Mithridate un stratagème dont « sa foi et son amour ne seront point le prix ». Sur ces entrefaites, on apprend que les Romains assiègent la ville. Mithridate ordonne le supplice de Monime et court aux remparts.

ACTE V. — *Xipharès sauve la place*. Accablé par le nombre, Mithridate se perce de son épée; cependant Xipharès triomphe de Pharnace et des Romains. Un serviteur arrive à temps pour sauver la vie de Monime et lui apprendre que Mithridate expirant la conserve pour le sauveur de Nymphée.

**Appréciation.** — « La pièce de *Mithridate* passe pour la meilleure des tragédies du second ordre de Racine. On blâme la longueur du discours de Mithridate, malgré sa beauté, la ruse à laquelle il a recours pour découvrir l'amour de Monime et de Xipharès, et aussi quelques traits de galanterie que l'on trouve jusque dans la bouche du roi de Pont, et qui conviennent peu à son caractère.

**Principaux caractères.** — **Mithridate.** « Racine a parfaitement mis en lumière la grande figure historique de Mithridate. Il a idéalisé son caractère, mais sans le fausser. Il nous a peint le roi de Pont d'un côté avec sa haine du nom romain, son indomptable énergie, sa constance dans les revers, ses gigantesques projets; d'un autre côté, avec sa férocité barbare, ses fureurs sanguinaires, sa jalousie et ses cruelles vengeances, qui le poussent à immoler ses femmes et ses enfants... **Monime** est un des plus beaux caractères de femme tracés par Racine. Elle est douce, résignée, mais ferme et intrépide; elle ne tremble ni devant Mithridate ni devant la mort elle-même. »

(BLANCKEIL.)

Choix. — Discours de Mithridate (acte III, scène 1). Monologue (acte IV, scènes v, vi et vii). — Acte V, scène v.

### Iphigénie (1674).

**Sujet.** — Le sujet de cette tragédie est le péril d'Iphigénie, fille d'Agamemnon. Il est emprunté à Euripide et à Rotrou.

Les Grecs, sous la conduite d'Agamemnon, roi d'Argos et de

Mycènes, vont faire le siège de Troie (1270 av. J.-C.). Leur flotte, retenue par le calme dans le port d'Aulis, n'obtiendra des vents favorables que si une victime est immolée sur l'autel de Neptune; et la victime, c'est la fille d'Agamemnon. Mais, au dernier moment, Diane soustrait Iphigénie à la mort en lui substituant une biche.

Dans sa pièce, Racine a modifié la fable: ce n'est pas une biche qui est immolée, c'est une autre Iphigénie, fille d'Hélène, connue sous le nom d'Ériphile.

**PERSONNAGES.** — *Agamemnon*, roi d'Argos et de Mycènes; *Clytemnestre*, femme d'Agamemnon, et leur fille *Iphigénie*; *Achille*, prince grec; *Ulysse*, roi d'Ithaque; *Ériphile*, fille d'Hélène et de Thésée; *Arcas*, serviteur d'Agamemnon, etc. — La scène est à Aulis, ville maritime de la Bœotie.

**Résumé.** — ACTE I<sup>er</sup>. — *Iphigénie est mandée à Aulis*. La flotte grecque est depuis longtemps enchaînée dans le port d'Aulis. L'oracle consulté a répondu que les vents ne souffleraient qu'après le sacrifice d'une fille de sang royal. Agamemnon mande à Clytemnestre de lui envoyer sa fille sous prétexte de lui faire épouser Achille. Bientôt vaincu par la tendresse paternelle, il envoie un contre-ordre. Cependant Achille d'un côté, Ulysse de l'autre, pressent Agamemnon, le premier de courir à Troie, le second de hâter le sacrifice. Agamemnon promet d'immoler sa fille, mais il espère bien qu'elle ne viendra pas. Son espoir est déçu.

ACTE II. — *Troubles et chagrins d'Agamemnon*. Agamemnon reçoit sa fille avec embarras; il ne sait comment la préparer à son malheur. Iphigénie s'étonne du froid accueil et de la tristesse de son père. Cependant Clytemnestre a reçu le second message d'Agamemnon; elle vient annoncer à sa fille que le mariage a été différé, qu'il faut repartir pour Argos. Ériphile, la compagne d'Iphigénie, est accusée d'avoir provoqué quelques changements dans les sentiments d'Achille.

ACTE III. — *Arcas dévoile le secret*. Apprenant qu'Agamemnon l'accepte pour gendre, Achille s'empresse d'en informer Clytemnestre. Le roi défend à celle-ci d'accompagner sa fille à l'autel. Sur ces entrefaites, Arcas vient chercher Iphigénie

pour être immolée. Le mystère est découvert. Clytemnestre, saisie d'étonnement et d'horreur, tombe aux pieds d'Achille, implorant son appui. Iphigénie, résignée à mourir, supplie son fiancé d'épargner son père et de ne pas la venger.

ACTE IV. — *Trahison d'Ériphile*. Achille menace, car il est indigné de l'usage qu'on a fait de son nom. Clytemnestre est furieuse; Agamemnon résiste aux reproches comme aux menaces. Tout à coup il est pris d'un remords; sa fille vivra, mais elle ne sera pas à Achille. Il rend donc Iphigénie à sa mère, et lui donne l'ordre de fuir secrètement. Malheureusement cet ordre est donné en présence d'un témoin intéressé à le faire échouer, en présence de la jalouse Ériphile, qui, pour perdre sa rivale, court en avertir Calchas.

ACTE V. — *Calchas corrige son premier oracle*. Tout le camp des Grecs s'oppose au départ des deux fugitives. Iphigénie est conduite à l'autel du sacrifice. Survient Achille, qui jure de la défendre. Mais, au dernier moment, les dieux révèlent à Calchas que la victime dont ils exigent le sacrifice n'est pas la fille d'Agamemnon, mais bien Ériphile. Celle-ci, de désespoir, se tue elle-même au pied de l'autel. Aussitôt les vents enlèvent les voiles, et les Grecs s'apprentent à lever l'ancre. Iphigénie pleure la mort de son ennemie.

**Appréciation.** — « L'exposition de cette pièce est une des plus heureuses que l'on connaisse au théâtre; les combats de la nature contre l'ambition, de la religion et de la crainte contre la pitié et la tendresse paternelle; ces mouvements opposés, qui entraînent tour à tour Agamemnon; cette joie qui éclate à l'arrivée de la mère et de la fille, et qui, dans un pareil moment, est si déchirante pour le cœur d'un père; cette scène si naïve et si touchante entre Agamemnon et Iphigénie; cette nouvelle foudroyante apportée par Arcas :

Il l'attend à l'autel pour la sacrifier;

l'hymen d'Achille, faussement prétexté; le désespoir de Clytemnestre, qui tombe aux pieds du seul défenseur qui reste à sa fille; la noble indignation du jeune héros, dont le nom est si cruellement compromis; les reproches que Clytemnestre adresse à un époux inhumain; la résignation de la victime et les

prières qu'elle mêle à l'expression de son obéissance: tout cela appartient plus ou moins à Euripide; mais tout cela est plus ou moins embelli, et quelquefois même les beautés sont substituées aux défauts. » (LA HARPE.)

**Principaux caractères.** — Dans les personnages de cette tragédie, on trouve les sentiments nobles et élevés, la dignité soutenue, l'exquise élégance dont se piquaient les grands du temps de Louis XIV.

**Agamemnon** parle un langage qui rappelle le commandement. Mais l'ambition, chez lui, comprime trop l'amour paternel; il sacrifie sa fille, non à la patrie ni à la volonté des dieux, mais à « ce nom de roi des rois et de chef de la Grèce qui chatouille de son cœur l'orgueilleuse faiblesse ». Dans ses entretiens avec sa fille et au moment des derniers adieux, il ne s'attendrit point, il ne perd rien de cette dignité froide qui arrête toute émotion. « Ma fille, lui dit-il, il faut céder, votre heure est arrivée. »

Allez, et que les Grecs qui vont vous immoler  
Reconnaissent mon sang en le voyant couler.

**Iphigénie**, au contraire, est un modèle accompli de générosité, de tendresse, de modestie. Fille de noble race, elle ne démentira pas son illustre origine.

Ne craignez rien : mon cœur, de votre honneur jaloux,  
Ne fera point rougir un père tel que vous...  
Cessez de vous troubler, vous n'êtes point trahi;  
Quand vous commanderez, vous serez obéi.

Son rôle ne laisse rien à désirer.

**Achille** est « ardent, colère, implacable, impétueux; il se révolte contre les lois et les oracles, et n'en appelle qu'aux armes ». Il dit à Iphigénie :

Vous allez à l'autel, et moi j'y cours, Madame...  
A ma juste fureur tout sera légitime;  
Le prêtre deviendra ma première victime.  
Le bûcher, par mes mains détruit et renversé,  
Dans le sang des bourreaux nagera dispersé.

C'est un brillant chevalier, mais qui n'a rien de commun